

Daniel Blaufuks réveille la mémoire de la Résistance

L'artiste portugais expose à Guingamp son travail sur les traces de la guerre en Bretagne

EXPOSITION

GUINGAMP (CÔTES-D'ARMOR)

Si tenir son journal est un exercice courant chez les écrivains, cela reste une pratique rare parmi les photographes. L'artiste Daniel Blaufuks, remplit lui avec constance son journal photographique depuis cinq ans. Ou plutôt son « *non-journal* », car on n'y apprend pas grand-chose de sa vie intime.

Sur une feuille A4, chaque jour, l'artiste qui vit à Lisbonne colle une ou deux photos, trace quelques mots, ajoute des coupures de presse ou d'autres documents. Le tout ressemble à une suite de haïkus photographiques qui mélangent l'histoire et l'actualité, le trivial et le profond, et tous les détails minuscules d'une vie. *L'infra-ordinaire*, voilà ce qui anime l'artiste, celui du titre du livre de Georges Perec (Seuil, 1989) auquel il a consacré sa thèse de littérature (à lui et à l'écrivain W.G. Sebald).

À Guingamp (Côtes-d'Armor), où le photographe expose 400 pages de ce journal, présent et passé se télescopent sur les murs dans un mouvement étourdissant. Invité en résidence à partir de 2020, Daniel Blaufuks a travaillé sur la Résistance en Bretagne, incluant dans son journal les traces du conflit – cimetières militaires, plaques commémoratives... – mais aussi les échos persistants qu'il y trouve dans le présent. « *Je ne suis pas un historien et je ne suis pas français, précise l'artiste. Ce qui m'intéresse, c'est l'endroit où l'histoire personnelle se connecte à l'histoire du monde. Tout mon travail tourne autour de la mémoire, celle qui est là, sous nos pieds.* »

L'artiste a photographié les lieux de la Résistance bretons, comme la plage Bonaparte, à Plouha (Côtes-d'Armor), où un réseau clandestin rassemblait les aviateurs britanniques tombés au sol pour les exfiltrer. Mais il réveille parfois les fantômes en montrant une simple horloge, accompagnée de la légende « *L'heure allemande* » : l'occupant avait imposé à la France de changer d'heure, un décalage devenu la norme.

Appel à la lutte

Avec son mélange d'anodin et de tragique, le journal montre aussi combien ces traces du passé se font fragiles et contestées. Alors qu'il était en Bretagne, en 2021, une stèle à la mémoire de Simone Veil à Perros-Guirec (Côtes-d'Armor) a été couverte de croix gammées. Et dans les coupures de

presse qu'il colle dans son journal, on croise des antivax qui, lors de la pandémie de Covid-19, manifestent contre le passe sanitaire en arborant l'étoile jaune...

Cette banalisation du passé n'a pas manqué de frapper l'artiste, dont toute l'œuvre est hantée par la Shoah – ses grands-parents juifs allemands ont émigré au Portugal pour fuir les persécutions dans les années 1930. « *Tout le monde est traité de nazi aujourd'hui...*, note-t-il. *L'histoire de la Résistance et de la seconde guerre mondiale va passer. Les acteurs de l'époque sont presque tous morts, et on voit apparaître une nouvelle génération d'hommes politiques. Ce n'est pas une coïncidence si l'extrême droite progresse aujourd'hui.* » Lui prend le terme « *résistance* » de façon large, et voit dans son œuvre un appel à lutter, contre l'extrême droite, contre toutes les formes d'oppression, et même contre le réchauffement climatique.

Ce travail conceptuel interroge aussi, de façon plus intime, la mémoire de chacun. Les images de Blaufuks rappellent cruellement ce que nous avons relégué dans le fond de notre cerveau, ou que nous n'arrivons plus à dater : la rébellion contre le pouvoir biélorusse, l'explosion du port de Beyrouth... Daniel Blaufuks donne une forme concrète à ce temps qui file inexorablement entre les doigts. « *On se souvient de la journée d'hier, de la semaine dernière, mais comment se souvenir de l'an dernier?*, interroge-t-il. *À partir d'un moment, la mémoire n'est plus qu'un gros bloc indistinct.* »

Lui a intitulé son journal « *Chaque jour est compté* », un titre doux-amer, qui signifie à la fois que ces moments sont préservés, mais aussi que tout va s'arrêter. Une numérotation qui évoque aussi, pour l'artiste, les chiffres tatoués sur le bras des déportés des camps nazis. Mais pas seulement. « *Il y a un sens tragique dans ce journal, mais aussi une célébration de la vie*, assure-t-il dans une vidéo tournée à Guingamp. *Même pour moi, il y a des jours que le journal sauve. J'ai une mission dans la vie, c'est faire une page de journal.* » Une lutte de Sisyphe quotidienne, contre l'oubli des grandes et petites choses, à laquelle il convie chaque visiteur. ■

CLAIRE GUILLOT

« *Journal de résistance* », de Daniel Blaufuks, au centre d'art GwinZegal, Guingamp. Jusqu'au 12 février.

LE MONDE -

MARDI 9 JANVIER 2024

GWIN ZEGAL. « Will write you » : photos postales du nouveau monde



Luce Lebart, commissaire de l'exposition Will write you au centre d'art Gwin Zégal. Patricia Robert

« Will write you », Je t'écrirai bientôt, c'est le titre de la nouvelle exposition présentée au centre d'art Gwin Zégal jusqu'au 16 juin, à Guingamp.

Cette exposition réunit plus de 250 cartes photographiques du début du XX^e siècle, issues d'une collection sur les méandres de la vie quotidienne des villages de campagne d'Amérique du Nord. Ces cartes photographiques, à mi-chemin entre la carte postale et la photographie, permettaient aux provinces les plus reculées

de donner des nouvelles à leurs proches à moindre coût.

Luce Lebart, commissaire d'exposition, raconte : « Avant 1907, il était interdit d'écrire au dos des cartes postales, les gens écrivaient sur la photo ou en marge. D'où certaines abréviations tels que le U pour le you, qui prenait moins de place sur la photo (ancêtre du texto?) ».

Des images très variées

« S'il est un sujet qui revient

régulièrement dans les correspondances photographiques, c'est bien ce que l'on vient de faire, ou ce que l'on s'apprête à faire, le tout étant lié à l'endroit où l'on est et où on vit à ce moment même où l'on écrit ».

Les conditions de vie sont également représentées, avec notamment des photos de pommes de terre, la pratique manuelle agricole et le début de la mécanisation.

Une vitrine intitulée « désastres » est consacrée aux catastrophes naturelles comme

les inondations ou tempêtes de sable, « afin que l'actualité entre dans les foyers par les images ».

Les photographies de cette exposition de grande qualité sont issues d'Archive of Modern Conflict (AMC), et accompagnées d'un livre Will write soon, édité par Gwin Zégal et AMC.

■ L'exposition est visible au centre Gwin Zégal du mercredi au dimanche de 14 h à 18 h 30 jusqu'au 16 juin 2024.

Une plongée dans l'Amérique profonde à GwinZegal

Une nouvelle exposition est visible gratuitement au centre d'art. Elle plonge, via 250 cartes postales photographiques, dans le quotidien de l'Amérique du Nord profonde, au début du XX^e siècle.

C'est une plongée dans le quotidien d'Amérique du Nord, au tout début des années 1900. Des scènes de tous les jours, en zone rurale profonde. On peut voir les travaux des champs, la vie agricole et les différentes techniques qui se confrontent, et des tranches de vie. À l'intérieur des petits cadres blancs, sobres, c'est un bond en arrière, loin de Guingamp.

Depuis vendredi 23 février et jusqu'au dimanche 16 juin, le centre d'art GwinZegal, dans l'ancienne prison à Guingamp, propose une nouvelle exposition : « Will Write Soon - photos postales du « nouveau » monde ». Will write soon ? J'écrirai bientôt, peut-on traduire. « Notre fil rouge, ce sont les correspondances. »

De l'écriture sur les images

C'est ici une exposition de 250 cartes postales photographiques, très en vogue au début du XX^e siècle aux États-Unis. « Les cartes postales photographiques, dites Real photo postcards (RPPC), c'est un mi-chemin entre la carte postale et la photo », explique Luce Lebart, commissaire de l'exposition.

Ces cartes sont démocratisées par le lancement d'un appareil spécifique, par Kodak. « En 1903, année de l'introduction par Kodak de son appareil spécifiquement conçu pour les cartes photos, environ 7,5 millions de cartes postales ont été envoyées aux États-Unis. » En 1905, aussi, les services postaux favorisent l'envoi de cartes photos avec des tarifs très favorables. Et des temps de transit très courts.

C'est alors un très bon moyen de donner des nouvelles à ses proches. De communiquer. Mais, jusqu'en 1907, on ne peut pas écrire au dos de la carte. « Il était interdit, appuie Luce Lebart. Les gens écrivaient où ils pouvaient, sur le côté, en grattant le négatif. » La façon d'écrire s'est alors



Luce Lebart est la commissaire de l'exposition présentée, jusqu'au 16 juin, au centre d'art GwinZegal.

(Photo: Ouest-France)

adaptée. « On a des coupures, des retours à la ligne qui donnent du rythme. Des fois, des lettres vont remplacer des mots, pour écourter le message. Comme un « U » pour « you ». » Tels des SMS d'aujourd'hui.

« L'actualité va rentrer dans les foyers par l'image »

La collection met davantage en avant des pratiques amateurs. « L'actualité va rentrer dans les foyers par l'image, prolonge Luce Lebart. Les images photographiques commencent tout juste, grâce à la similigravure, à s'immiscer dans les textes des journaux. »

En France, la carte postale photographique n'a pas le même engouement. C'est plus tardif, aussi. La collection de cartes postales photographiques exposée à Guingamp, un échantillon du fond d'origine rassemblé par le collectionneur David Thomson, est datée entre en 1905 et 1930-1940. « La majorité, c'est entre 1905 et 1915. C'est le boom de la carte postale photo. »

Et qu'est-ce qui frappe le collectionneur dans tout cela ? « Il est touché par les conditions de vie, va chercher des détails », répond Luce Lebart. Dans les messages, sur les cartes, on retrouve des informations

très simples, du moment où est prise la photo. « C'est ce qui se passe au moment même, où on habite, ce que l'on fait... » Des images et des textes « de l'ordinaire » qui peuvent paraître, aux yeux des curieux poussant la porte de GwinZegal... extraordinaires.

Donovan GOUGEON.

L'exposition « Will Write Soon - photos postales du « nouveau » monde » est visible au centre d'art GwinZegal, jusqu'au dimanche 16 juin. Du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre. Un livre a également été édité aux éditions GwinZegal et AMC.

ARTE

Guide TV Direct Bientôt en ligne ARTE Concert

Mes vidéos

FR

Will write soon : photos postales du nouveau monde

Will Write Soon
Photos postales du nouveau monde

00:07 02:17

La culture dans ARTE Journal

Voir tout >

3 min

Assure 3 min

3 min

3 min

7 min

ARTE 3MM - MARDI 12 MARS 2024

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



« WILL WRITE SOON », À GUINGAMP
*Dans l'Amérique des pionniers, les photos postales
permettaient d'échanger des nouvelles. Rassemblées
dans une exposition émouvante, elles éclairent
le quotidien d'une nation en construction.*

LE RENDEZ-VOUS

Homme et enfants devant une maison composée d'une seule pièce, Amérique du Nord, vers 1907.

WILL WRITE SOON

PHOTOS POSTALES DU NOUVEAU MONDE
PHOTO

TTTT

Il est difficile d'arpenter les galeries du centre d'art GwinZegal, dans l'ancienne maison d'arrêt de Guingamp, sans penser à ceux qui croupirent jadis à l'ombre de ces hauts murs de granit. La prison est encore debout et sa masse jette un froid. Les pas résonnent sur la pierre d'une cour barricadée contre les vents, les cellules étroites font office de salles vidéo ou de carrés d'exposition. Le passé ne se vide jamais vraiment de son sang, et c'est tout le sortilège de la très belle, très émouvante exposition «Will write soon» («Écrirai bientôt»), qui nous place face à une foule de personnages d'un temps lointain, dont on croit sentir le cœur palpiter. Ces hommes souvent, des femmes parfois, Américains des campagnes du début du XX^e siècle, regardent droit devant eux avec tout l'aplomb de la jeunesse, la force de la vie qu'ils sont en train de bâtir. Ils sont vendeurs, chasseurs, pasteurs, pêcheurs, mineurs, forgerons, fermières et fermiers, paroissiens et paroissiennes... Leur silhouette est auréolée d'un noir et blanc fané, drapée de la poussière de l'ancien nouveau siècle. On les sent pris sur le vif, rapidement figés dans la pose, un peu fiers, un peu étonnés de se montrer sans toujours savoir où leur portrait voyagera. Ils sont des centaines dans l'exposition de Guingamp, des millions en vérité, qui font partie d'un âge d'or méconnu de la photographie amateur, de la photographie tout court, celui de la «carte



photographique», qui, à l'époque où l'Amérique était encore un grand mouvement vers l'avant, faisait communiquer par voie postale les populations dispersées dans les étendues sans fin du Nouveau Monde.

Cette révolution oubliée, et négligée par les musées, est mise au jour par des collectionneurs qui fouillent tous les recoins des foires et de la Toile pour explorer les innombrables histoires véhiculées par les «real photo postcards» que Luc Sante, historien des sous-cultures américaines, compare à un «télégraphe fantôme». «Will write soon» est tiré de la collection d'un chercheur-fureteur canadien, David Thomson, auteur d'un recueil, *Dry Hole*, où il cadre à sa façon les détails des cartes photographiques qu'il a recueillies au fil des années (un mur est consacré à ses assemblages). Luce Lebart, commissaire de l'exposition en terre bretonne, s'est immergée dans ses archives foisonnantes à Toronto pour en rapporter les images originales et les présenter de la manière la plus dénudée possible, une foule de vies que le hasard rassemble et dont le visiteur peut se raconter les péripéties, devinant les émotions qui se logent à l'arrière-plan. «Pourquoi ne viens-tu pas le mois prochain?» écrit une main tremblante sur le paysage idyllique d'un hameau en fleurs. Une maison de planches, écrasée de solitude sur un plateau enneigé, est accompagnée d'une simple question: «Home sweet home?» L'angoisse et le

courage d'affronter l'inconnu. Rien n'est plus éloquent que l'aridité des lignes et la composition de l'image, la blancheur d'un vaste ciel couvrant celle d'une parcelle de terre.

Pour Luce Lebart, un étonnant tour de passe-passe temporel apparente ces images à celles que l'on s'envoie aujourd'hui par le truchement de nos smartphones. Les courts messages qui les accompagnent, «ces échanges d'il y a plus d'un siècle», ressemblent à ceux des SMS contemporains. Avant de se perdre parmi les centaines de photographies exposées, il est d'ailleurs important de s'intéresser aux explications historiques qu'elle donne dans une vidéo diffusée en cellule (et dans le texte qui accompagne le catalogue). La carte photographique est une forme singulière qui s'est pleinement épanouie entre 1910 et 1930, «une image hybride à mi-chemin entre photographie traditionnelle et cartes postales». Pour les quelques historiens de l'art qui s'y intéressent, c'est la «photo du peuple», un mouvement artistique spontané sans plonnie, sans critique et sans leader qui est le fruit de quelques avancées sociales, l'autorisation (en 1901) de l'envoi de cartes postales personnalisées pour presque rien (1 penny), puis celle de messages de quelques lignes au dos des cartes (en 1907). Comme le progrès en Amérique s'accompagne toujours d'un essor commercial, c'est la mise sur le marché par Kodak d'un appareil bon marché et simple à utiliser (le No. 3A

| Jusqu'au 16 juin, au centre d'art GwinZegal, Guingamp (22). gwinzegal.com
| Catalogue coéd. Archive of Modern Conflict, 184 p., 30€.



Vente aux enchères à la ferme, Superior, Nebraska, États-Unis, vers 1907.

Page 43: Fermiers dans un champ, Amérique du Nord, vers 1907.

Folding Pocket) qui soulève la vague et fouette les imaginations.

Tout ce qui peut se montrer se met à voyager. Les effets sont d'une pureté et d'une beauté déchirantes. Les hommes posent au milieu des blés pour en faire deviner la hauteur. Les plans au ras des routes ou des voies ferrées ouvrent sur la promesse infinie des jours à venir. Une nuée noire s'arrache à la terre comme un millier d'oiseaux (*«Chère mère, c'est l'arbre que j'ai fait exploser samedi dernier»*), les caisses s'entassent, les maisons s'alignent, les enseignes se bousculent, les terres sont retournées, les gibiers soigneusement disposés. Et toujours les femmes et les hommes attendent. Une réponse, une visite ou un signe du destin. Dans ces campagnes très ouvertes, la photographie permet de lutter contre la solitude et les temps incertains (*«je serai à la maison jeudi si rien n'arrive»*). Les mots sont griffonnés partout où il y a de la place. Au dos de la photo, mais aussi dans les marges, au bord du cadre, dessus, dessous, à l'envers, à l'endroit. Il y a tant à dire. Parfois, les écrits sont gravés à même le négatif, compositions mystérieuses où le texte prend toutes les formes que la main lui donne, pattes de mouches et capitales bancales grignotant l'image.

Selon Luc Sante, les cartes photographiques sont le chaînon manquant, dans l'histoire américaine, entre les reporters d'images de la guerre de Sécession et la photogra-

phie de Walker Evans, dépêché dans les campagnes par la Farm Security Administration dans les années de la grande dépression. Pour l'écrivain, ces innombrables clichés qui chroniquent la vie de tous les jours dans l'Amérique en formation constituent une *«photographie folk»*. Elles font pendant visuel aux chansons de tous les bardes, révéés par Woody Guthrie ou Bob Dylan, qui parcouraient le pays avec guitare et banjo et narraient les aventures, petites ou grandes, de la vie quotidienne.

Les auteurs folk avaient un penchant pour les criminels et les bandits de grand chemin, certains se cachent sûrement sur les cartes photographiques. Ils aimaient aussi donner des nouvelles des désastres, chanter les déluges, les ouragans ou les tempêtes de poussière. Les photographes amateurs font, eux aussi, circuler ces images à grande vitesse. Des hommes couchés dans les gravats nous apprennent qu'une galerie s'est effondrée dans les profondeurs de la mine, le fleuve déborde et emporte les maisons fraîchement construites, qui ailleurs sont ravagées par les flammes. Les photographes se trouvent un point de vue pour témoigner de la catastrophe, au plus près des décombres ou sur un promontoire voisin. Les chansons parlaient aussi d'amour. Ce que bien des photos montrent sans le nommer, pudeur oblige. Le désir, l'éloignement, le manque. Le sentiment passé ou celui qui vient. — Laurent Rigoulet

À Guingamp, une exposition photo vous plonge dans l'Amérique profonde du début du XXe siècle

Le Centre d'art Gwinzegal accueille jusqu'au 16 juin "Will Write Soon", une exposition étonnante présentant 250 clichés de l'Amérique rurale du début du siècle dernier. Pas de simples photos, mais des photos postales, grâce auxquelles les habitants des campagnes donnaient des nouvelles à leurs proches.



Stéphane Hilarion
France Télévisions - Rédaction Culture

Publié le 23/02/2024 13:12

Temps de lecture : 1 min



Exposition "Will Write Soon". (COLLECTION PRIVÉE / AMC)

En anglais, on parle de RPPC (Real Photo Postcard), "carte photo" en français. Des photos originales prises par des particuliers, parfois par des photographes professionnels, destinées à être envoyées par la poste. Apparue dès la fin du XIXe siècle, cette pratique va s'imposer et permettre aux habitants de ces contrées reculées de communiquer avec leurs proches, leurs amis, en partageant, à travers ces images, leur quotidien.

"Ces zones rurales sont peu peuplées à l'époque, et on habite souvent loin les uns des autres. Donc, on a besoin de créer des liens avec les autres, de rester en contact avec ses proches ; et ce sont les cartes photos qui vont permettre de conserver ces liens", explique Luce Lebart, commissaire de l'exposition et historienne de la photographie.

Engouement populaire

Contrairement à une carte postale classique, ici, pas d'images imprimées, mais de vraies photographies. Des tirages originaux avec, au verso, la possibilité d'écrire le nom et l'adresse du destinataire, et de coller le timbre évidemment. Comme l'explique Luce Lebart, il faudra attendre 1907 pour pouvoir également y écrire quelques mots. Avant cela, les messages étaient inscrits directement sur le cliché.



Exposition "Will Write Soon" (FRANCE 3 BRETAGNE / JM. Seigner / C. Bazille)

Une pratique qui va connaître un véritable engouement entre 1905 et 1915 dans les zones rurales, grâce à l'invention (par Eastman Kodak) d'appareils photo plus compacts et faciles à utiliser, mais aussi par la modernisation de la poste américaine favorisant ainsi la circulation du courrier dans tout le pays. Un moyen de communication efficace pour ces habitants de l'Amérique profonde, chez qui le téléphone n'était pas encore arrivé.

Les cartes photos présentées à Guingamp sont issues d'une collection privée. Un voyage dans le temps à travers les campagnes américaines alors en pleine mutation et une plongée dans le quotidien de ces communautés.


 **Centre d'art GwinZegal**
il y a environ 3 semaines 

- VERNISSAGE -

Petit rappel ... le vernissage de l'exposition "Will Write Soon" c'est demain, jeudi, à 18h30, en présence de la commissaire d'exposition Luce Lebart
L'exposition est accompagnée d'un livre éponyme édité par GwinZegal & AMC, disponible dès demain également... [Voir plus](#)



👍 16 💬 Commenter ➦ 1

"Will Write Soon, photos postales du 'nouveau' monde", jusqu'au 16 juin 2024,
[Centre d'art Gwinzegal](#) , 4 rue Auguste Pavie, 22200 Guingamp. Du mercredi au dimanche de 14h à 18h30, fermé les jours fériés, entrée libre.

 voir les commentaires

Partager :



FRANCE INFO CULTURE

DIFFUSION FRANCE 3 BRETAGNE LE 23 FÉVRIER 2024



ARTE - 28 MIN

INVITÉ DE LA SEMAINE LUCE LEBART - SAMEDI 30 MARS 2024